

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 4

Artikel: Il y a cent ans
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CES DEMOISELLES

Les petites demoiselles
De maintenant
Ont créé modes nouvelles,
Car dès quinze ans
Et même avant,
On peut voir des jouvencelles,
Seules ou par ribambelles,
Se souciant
Peu des passants,
Chasser la gent
Des jeunes gens !
Les petites demoiselles
De maintenant
Aiment toutes les galants !

Les petites demoiselles
De maintenant
Savent jouer d' la prune
Avec talent
Et agrément !
Rares sont, du reste, celles
Qui n'ont pas dans l'escarcelle,
Pour confident,
Miroir dormant
Qu'on va montrant
A tout venant !

Les petites demoiselles
De maintenant
Ont des yeux incandescents !

Les petites demoiselles
De maintenant
Fréquentent avec grand zèle
Les bals, payants,
Les thés dansants !
Qu'il pleuve, qu'il vente ou gèle,
Elles battent leurs semelles
En bostonnant,
En jostrottant,
En tangotant,
Eperdument !

Les petites demoiselles
De maintenant
Pivotent, même en dormant !

Les petites demoiselles
De maintenant
Que sans pitié je flagelle
Ont bien pourtant
Un cœur aimant !
O, pauvres têtes sans cervelles,
Conservez-le donc fidèle,
Le cœur d'enfant
Toujours errant !
En attendant
Prince charmant,
O, petites demoiselles
De maintenant,
Gardez-le pour vos mamans !

Louise Chatelan-Roulet.

IL Y A CENT ANS

Le maître d'escrime, qui était au Petit Saint-Jean, a actuellement sa salle maison Knab, sur le Martinet; les amateurs qui voudront bien l'honorer de leur confiance peuvent être assurés qu'il leur démontrera avec soin tous les principes de son art.

Le premier janvier, trouvé des dentelles, les réclamer au 3e étage sur le derrière, 7, Palud. Perdu un gant en fourrure grise, dont les doigts ne sont point séparés, avec un catéchisme sur lequel est écrit le nom de l'enfant à qui ils appartiennent et quelques jours auparavant une petite serpette. Escalier du Marché 15.

On désirerait trouver de rencontre une Bible à échanger contre une montre.

On désirerait se joindre à 3 ou 4 personnes du quartier de la Palud, qui seront associées pour la lecture de la Gazette de Lausanne.

Extrait d'un ouvrage qu'on ne trouve plus dans la librairie.

On ne dit pas : Ce temps-là nous promet du gel; on dit : nous promet de la gelée.

Le mot dégel est français, le mot gel ne l'est pas.

On dit, de la gelée blanche, plutôt que de la blanche gelée.

On ne dit pas frilleux; on écrit et on prononce frileux, avec une seule l.

On n'appelle pas une glisse un chemin frayé sur la glace par des enfants qui se glissent, on l'appelle une glissoire.

On n'appelle pas bassine une espèce de bassin où l'on met de la braise pour chauffer une chambre; on l'appelle brasier: un brasier d'argent, de cuivre, de fonte.

Ce que nous appelons un fourneau est proprement un poêle: le fourneau appartient aux chimistes, aux orfèvres.

Le public est prévenu que le Bateau à vapeur cessera son service régulier le 1er février, et qu'il le reprendra dans le courant de mars.

Le 13 mars prochain fixe, Godfried Guesinger partira de Lausanne avec deux voitures pour Odessa, passant par Munich, Vienne, Lemberg, Cracovie et Brody. S'adresser à lui-même à St-Gall, ou au Lion d'or, à Lausanne.

Du 25 au 30 janvier, il partira deux voitures pour Londres; une dite pour l'Italie, Milan, Florence et Rome. S'adresser à Samuel Emery, maître voiturier, rue St-Pierre, à Lausanne, qui continue à faire partir tous les 15 et 30 de chaque mois une voiture pour Paris.

La critique, il y a cent ans. — Les journaux allemands n'ont rien exagéré, et le concert d'hier a justifié leurs éloges. M. Schalk a vaincu les difficultés de son instrument, le cor anglais, avec un talent qu'on n'a pu méconnaître, et a produit plusieurs beaux effets d'harmonie auxquels on a justement applaudi.

Mlle Kaintz a enlevé les suffrages, et nous a donné le secret de sa célébrité. Sa voix pure, fraîche, brillante et forte, attaquant avec autant de bonheur que de hardiesse, les tons les plus élevés, puis redescendant avec grâce et facilité au *medium* et jusqu'aux tons graves, a été couverte des plus justes applaudissements. Au reste on ne prête qu'aux riches et quand, à un talent aussi distingué que le sien, on réunit un goût exquis, un âge intéressant et tous les charmes de la personne on est toujours sûr de laisser de charmants souvenirs. (Ainsi s'exprime la Gazette).

A PROPOS D'UNE CHANSON

Notre article du 12 janvier, relatif à la complainte intitulée la Légende du Grand Etang a intéressé quelques lecteurs, car dix réponses nous sont parvenues. 4 correspondants et correspondantes avaient joint à leurs lettres autant de transcriptions, avec ou sans accompagnement de piano, de la musique désirée. L'une de ces dernières a même eu la délicate attention de nous adresser la partition originale en y joignant une lettre des plus aimables. Que cette fidèle lectrice du Conteur nous permette de livrer sa prose à la publicité, car cette missive donne une image assez exacte de ce qu'était un foyer familial d'autrefois. Dieu merci ! Il en existe encore pas mal de semblables, mais les exigences de la vie moderne tendent plus ou moins à en réduire le nombre, surtout dans la classe laborieuse.

Voici cette lettre datée du 13 janvier :

« En lisant le Conteur hier soir, quelle n'a pas été ma surprise en retrouvant le texte de la Légende du Grand Etang dont je n'ai pas du tout oublié la mélodie.

Permettez-moi de vous remercier pour le plaisir que vous m'avez fait en évoquant les charmants souvenirs d'une enfance heureuse... Je revois exactement le tableau : un salon très hospitalier, cinq marmots autour du piano, puis une jeune et jolie maman, qui de sa voix claire, un peu mélancolique nous chantait des histoires !

Celles de ces mélodies qui m'ont laissé le souvenir le plus précis sont : Dans le bois, un faon sautille et la Légende du Grand Etang.

Que de larmes versées en songeant au joli blondin disparu sous les fleurs. Douces larmes pour moi, mais pour mes aînés, j'étais la piorne, rien de plus. Je trouvais ma récompense dans

les yeux bleus de maman, qui eux, jamais ne se moquaient.

Puisse votre chanson faire revivre de jolis souvenirs, et moi je vais la chanter de nouveau pour mes enfants. »

Le cahier qui accompagnait ces lignes comprenait trois pages d'impression, texte et musique, plus un frontispice illustrant le sujet. Cette gravure d'une exécution assez naïve, représente un groupe de cinq enfants écoutant avec attention, le récit que leur fait une bonne grand-mère vêtue d'un costume breton, de l'aventure arrivée au petit blondin. Ces personnages sont placés dans une prairie où clairière encadrée de grands arbres. A l'arrière-plan, un étang complète ce paysage champêtre.

Des renseignements qui nous sont parvenus, il résulte que cette romance, dont la poésie, à ce que nous écrit un connaisseur, est un petit chef-d'œuvre de littérature, a pour auteur Gustave Mathieu et pour compositeur Léopold Amat, l'un et l'autre de Paris. Elle parut en 1851 dans un recueil de chanson intitulé *Album musical*. On en connaît une 3^{me} édition publiée par les soins de la maison Hengel et Cie, à Paris. D'autre part, elle a été reproduite dans l'*Anthologie des poètes français* de Walch. Enfin une Lausannoise nous la signale « dans un cahier de romances, datant de 1859, et dans lequel il y a d'autres chansons » que notre correspondante a chantées dans son jeune âge. Voici quelques titres :

Où vas-tu, petit oiseau. — Les 4 âges du cœur. — Pour faire un nid. — Jeanne, Jeannette et Jeannot. — La cinquantaine. — Enfants n'y touchez pas. — Le langage des cloches. — N'effeuillez pas les roses. — Marquis et Marquise, etc.

Ajoutons, pour être exact, que la version que nous avons donnée n'est pas absolument conforme au texte original. Mais les variantes introduites par l'usage dans notre transcription, sont trop insignifiantes pour qu'il vaille la peine d'en faire une nouvelle.

Quant à la musique, écrite en deux tons différents pour pouvoir être chantée par un soprano ou un baryton, elle mérite d'être connue, aussi nous espérons bien la voir une fois reproduite dans les colonnes du Conteur. D'après Méline, le dévoué collaborateur de ce journal, « le refrain se chante déjà une fois avant le premier verset, refrain qui explique du reste ce dernier. »

« Je ne suis pas musicien », nous écrit-il encore, « n'ayant jamais su jouer que : Marie trempe ton pain... sur le piano et avec un doigt. »

C'est déjà mieux que rien !!

Et maintenant, chers lecteurs et aimables lectrices qui avez bien voulu nous écrire, il nous reste un agréable devoir à accomplir à votre égard : celui de vous remercier de l'empressement que vous avez mis à satisfaire notre désir et notre curiosité.

Rochardon.

(Nous publierons la musique, avec accompagnement, de la « Légende du Grand Etang » dans l'Almanach du Conteur de 1925).

Zut, alors ! — Tout le monde souffre de la crise économique qu'a provoquée la guerre et dont on ne peut encore présager la fin. Nos excellents voisins et amis du bout du lac sont particulièrement éprouvés, par suite d'une situation géographique et politique défavorable, économiquement parlant.

Or, l'autre jour, un groupe de Genevois revenant de la Suisse allemande s'entretenait des difficultés de l'heure présente.

— Rien ne va plus, chez nous, dit l'un.

— Le commerce est dans le marasme, ajoute un autre.

— L'industrie chôme, observe un troisième.

— C'est une vraie misère, gémit un quatrième. Puis les lamentations continuent.

Soudain, un des interlocuteurs fait :

— Lausanne, elle, n'est pas aussi éprouvée, dit-on... Pourquoi ?... De quoi vit-elle, en somme ?

— Mais, répond son vis-à-vis, Lausanne vit des miettes qui tombent de notre assiette ! F.

Enfantine. — Tu as encore battu ton petit frère ?

— Non, j'ai voulu tout simplement lui faire manger du buvard... parce qu'il avait avalé de l'encre.